

L'Odyssée du « *Potemkin* » : Ce que dit le Docteur Rakovsky

Christian Rakovsky

Source : « Le Journal », 21 juillet 1905, p. 1.

Constanza, 16 juillet 1905 – Quelles sont les causes profondes de la mutinerie du *Potemkin* ? Quel est l'état d'âme de [Matsutchenko](#) ? Que pensent les marins du cuirassé russe de leur effroyable équipée ? C'est ce que j'ai demandé au docteur Rakovsky, l'un des chefs du mouvement socialiste international, qui assista au dernier « conseil de guerre » des matelots du *Potemkin*. Le docteur Rakovsky fut, depuis le débarquement de Matsutchenko jusqu'à son départ pour Genève, son compagnon et son confident, et c'est la pensée du fameux marin russe qui nous est rendue par ses paroles ardentes. On remarquera que le docteur Rakovsky rectifie sur peu de points la version que nous avons donnée des journées et des nuits qui se déroulèrent à bord du cuirassé fantôme ; tout au plus nous donne-t-il une « psychologie » nouvelle du héros de cette odyssée.

— Les matelots de tous les navires de la mer Noire, me dit le docteur Rakovsky, devaient se réunir au mois d'août, dans le golfe de Tindra, pour effectuer des exercices de tir ; à ce moment, les révolutionnaires embarqués à bord du *Potemkin* devaient demander à leurs camarades des autres bateaux s'ils étaient prêts pour la révolte, et, le mot d'ordre une fois donné et compris, toute l'escadre se soulevait au cri de : « Vive la liberté ! ».

Les officiers avaient eu vent de cette conspiration et ils s'en étaient effrayés. Chaque jour, quand les marins assemblés autour d'un des leurs écoutaient la lecture de la Bible ou des Évangiles, les officiers savaient que les livres saints étaient commentés révolutionnairement par les lecteurs ; ils savaient aussi que des manifestes incendiaires étaient distribués aux matelots par des délégués des comités socialistes de Genève ; aussi voulurent-ils tenter une épreuve et profitèrent-ils de l'occasion de la mauvaise soupe, fabriquée avec de la mauvaise viande.

Quand le commandant eut demandé aux marins de se mettre à sa droite ou à sa gauche, afin de dire s'ils voulaient de la soupe ou non, il pensait que les meneurs seraient les derniers à se soumettre, et ainsi ceux-ci se dénonceraient eux-mêmes. Aussi fit-il entourer les trente derniers matelots décidés à manger la soupe.

Matsutchenko n'était pas de ceux-là, car le premier, il avait dit qu'il ne fallait pas faire de scandale à cause de la soupe, qu'il fallait attendre le mois d'août.

Quatre cents marins du *Potemkin*, tout au plus, étaient au courant de la conspiration qui se tramait ; parmi eux, il y en avait de très préparés, et d'autres seulement sympathiques au mouvement. Quatre cents marins, au contraire, ne savaient rien encore. Il ne fallait rien brusquer, pour ne rien compromettre.

Mais voilà que trente matelots étaient désignés au commandant, qui allait certainement les faire fusiller ; Mastutchenko eut le cœur soulevé d'horreur à cette pensée. Tout d'un coup, il comprit que le commandant lui-même avait provoqué le scandale pour connaître les révolutionnaires du bord ; le commandant était très renseigné, en effet, sur la propagande faite à bord des navires, et il n'ignorait pas que si trois de ses officiers étaient restés à Sébastopol, c'était parce qu'ils prévoyaient une révolte des marins. Mastutchenko vit nettement que c'en était fait de ses camarades et qu'on voulait, en les exécutant, intimider les équipages, leur prouver qu'on connaissait leurs projets et leur faire savoir qu'ils n'arriveraient à rien.

Mastutchenko intervint ; il avait à peine parlé que Vakulenchouk tombait, non mort comme on l'a dit, mais blessé. Vakulenchouk avait été bien visé ; il était signalé comme un mauvais sujet ; c'était lui la première victime désignée.

Vakulenchouk, blessé, eut encore le temps de chercher son fusil, de donner un coup de crosse au commandant puis de se jeter à la mer ; il fut repêché par ses camarades et mourut à l'infirmerie du Potemkin.

Vakulenchouk blessé, trente de ses camarades choisis pour être fusillés, que fallait-il faire ? Les révolutionnaires étaient mis dans la nécessité impérieuse de se défendre ; ils se défendirent ; ils se révoltèrent ; ils le regrettent énormément.

Mastutchenko, ancien matelot de commerce, s'était instruit lui-même ; intelligent, socialiste conscient, il avait été l'un des propagandistes du bord ; il était naturel qu'il prît la tête du mouvement.

Mais il sentait que l'événement fortuit de la soupe mauvaise allait peut-être faire tout manquer ; il devait marcher cependant. Qui sait ? Peut-être serait-il suivi ?

Il ne fut pas suivi. Le *Pobiedonostzef*, après avoir rallié le drapeau de la révolution, le renia ; les officiers de l'escadre russe, ne sentant pas leurs hommes dans leurs mains, rebroussèrent chemin sitôt qu'ils furent en vue du *Potemkin*. Ah ! si le *Potemkin* avait pu livrer bataille à l'amiral Kriéger ! Il eut été vainqueur ! Il était le plus fort, et les marins des autres navires n'attendaient qu'un signal pour marcher : ce signal, c'était le coup de canon.

Quand Mastutchenko demanda aux canonnières du *Potemkin* de faire feu, ceux-ci refusèrent de tirer les premiers. Ce mouvement d'humanité les perdit.

Mastutchenko est sûr que si l'on avait tiré, les autres navires auraient eu la révolution à bord, et alors, la flotte de la mer Noire acquise au mouvement, aurait été maîtresse de la Russie méridionale, et la Révolution russe aurait commencé. Mais le coup de canon ne fut pas tiré.

Au reste, les sentiments humanitaires des matelots du *Potemkin* sont consignés par deux documents. Le premier de ces documents est la déclaration aux puissances européennes, où il est dit que le *Potemkin* déclare la guerre au tsarisme et que les ports et navires neutres seront inviolables. Le second de ces documents est la proclamation au monde civilisé dont voici le texte exact :

« Aux citoyens de tous les peuples et de tous les pays.

Devant vos yeux se déroule le tableau grandiose de la lutte libératrice en Russie ; l'armée a servi jusqu'ici de moyen d'oppression ; on attendait le premier soldat qui comprendrait la vérité et se tournerait vers le peuple, contre le tsarisme.

C'est en nos personnes que l'armée fait le premier pas pour s'unir avec le peuple.

Puissent les victimes, puissent nos frères, ouvriers et paysans, tombés sous les balles des soldats dans les rues et dans les champs de l'immense Russie, nous laver de la malédiction qui pèse sur les assassins.

Non, nous ne sommes ni les assassins ni les bourreaux de notre peuple ; nous sommes ses défenseurs ; nous voulons le bien-être, le bonheur et la paix pour notre pays ; notre devise, c'est : La mort ou la liberté pour toute la Russie.

Nous voulons la cessation de la guerre ; nous voulons la Constitution ; nous voulons le suffrage universel !

C'est pour ces revendications que nous sommes prêts à vaincre ou à mourir sur notre cuirassé.

À bas l'autocratie ! Vive la Révolution russe ! »

Le docteur Rakovsky, après m'avoir lu ce document, poursuit :

— Ils en voulaient au tsarisme, non aux Russes, et c'est pourquoi ils n'ont pas bombardé Théodosie, et c'est pourquoi ils n'ont pas tiré sur les cuirassés de Kriéger.

Alors, il est arrivé ce qui devait arriver. Errant dans la mer Noire, le *Potemkin* devait en être réduit tôt ou tard à la reddition.

La situation, au jour de la capitulation, était tragique ; les machines étaient usées par l'eau salée dont on avait usé à défaut d'eau douce ; il n'y avait plus de charbon à bord ! Que faire ?

Avec cela, les matelots inconscients du *Potemkin* reprochaient aux révolutionnaires ce qu'ils avaient fait ; il y en avait qui pleuraient en parlant de leur famille demeurée en Russie.

Il fallait en finir. J'assistai au dernier conseil du comité révolutionnaire du *Potemkin* ; ce fut sinistre ; il y avait des hommes qui pleuraient. Mastutchenko, les larmes aux yeux, considérait ses camarades en détresse, et murmurait : « *Que faire, avec ces hommes-là ?...* »

Que faire ? On se rendit...

L'odyssée du *Potemkin* prenait fin, lamentablement ; un incident fortuit l'avait provoquée et avait fait en même temps avorter la Révolution russe.

Le docteur Rakovsky s'est tu.

— *Pourquoi, ai-je demandé, pourquoi Mastutchenko, l'étudiant Kirila, monté à bord à Odessa, et Kavolenko, les trois meneurs, sont-ils partis à l'étranger au lieu de demeurer en Roumanie avec leurs camarades ?*

— Parce que, me répondit-il, parce que des espions russes travaillaient les marins non révolutionnaires du *Potemkin* et les incitaient à manifester contre les meneurs ; ils leur promettaient, s'ils agissaient ainsi, la grâce à leur rentrée en Russie ; Mastutchenko ne voulut pas que cet incident déplorable se produisît, et il partit avec ses deux amis.

— *Et Alexeiev, cet officier qui avait été nommé commandant du Potemkin par les marins, qu'est-il devenu ?*

— Il était aimé par les marins et il avait leur confiance ; mais très vite, il eut peur des responsabilités ; il pleura, un matin, disant aux matelots qu'il avait une femme et des enfants, et il

supplia les marins de le destituer et de le ramener au rivage ; les marins, alors, le destituèrent et l'emprisonnèrent. Il est retourné en Russie avec le *Sinope*.

Il y a un silence ; le docteur Rakovsky le rompt pour me dire :

— Oui, l'histoire du *Potemkin* s'est achevée misérablement. Mais que faire ? Ce navire, monté par des marins qui n'étaient pas assez révolutionnaires, était devenu un vaisseau fantôme, sans base d'opération, sans charbon. Il devait finir comme il a fini. Il demeurera comme un exemple pour la Révolution de demain.

Et voilà les curieuses révélations qui m'ont été faites par l'homme qui a pu le plus longuement causer avec Mastutchenko et le mieux connaître ses idées.

Fernand Hauser.